

L'Enfer préventif

Texte complet du spectacle (janvier 2024)

Tous droits réservés (Éditions Claire Paulhan)

Le *Journal* de Mireille Havet est édité aux Éditions Claire Paulhan

Le 17 février 1919

On me présente avec le titre de poète. Un monsieur, évidemment diplomate espagnol ou portugais, me demande : « Quel genre de vers ? – Triple imbécile, un genre qui n'est pas pour toi », et j'ai envie de crier, et poliment j'explique en me peignant devant la glace ce que je pense être la poésie du monde.

Paris ! Paris ! Ce Paris de la paix nouvelle. Pavillon Dauphine. Armenonville, le lac, les cocktails, la comtesse de Lasteyrie, Edna Nicoll, le parfum clandestin, Coty et Guerlain, des femmes dans la Rolls-Royce, ou la Delaunay, le Vatel
“(Tu sais Madeleine, c'est la première fois que je viens. Ah c'est amusant. Madeleine rit, commande des martinis cocktail et me fait boire autant qu'elle peut.)”
les Champs-Élysées, le Continental, les parties de dés, la rue François Ier, terme de toutes mes aventures dans la ville, les boîtes où l'on danse, Émilienne, le bar de Bob, avec des grues et des tapettes, les retours sous le ciel étoilé dans la moiteur de la ville, le garçon qui reniflait de la coco et en offrait comme un bonbon, Sacha Sforza et son hôtel.

Un monsieur hier, à l'Apollo, qui voulait m'emmener dîner au bois. Je refusais doucement, sans colère, d'une méprise presque flatteuse, répondant : « on ne dîne pas avec moi, monsieur.-Que fait-on, alors ? » demanda-t-il, spirituel.

[un autre] : “vous écrivez en ce moment, mademoiselle ?”

- Oui
- Serait-ce indiscret de savoir ?
- Oh ! non, un livre.
(Sourire de suffisance)
- Ah ! Naturellement, mais enfin ? Des poèmes ?
- Oh ! Non, un livre sur tout le monde.
(Air étonné des questionneurs)
- Oui, absolument tout le monde. Donc impubliable, on me pendrait.
- Oh ! Mais non, ça aurait un succès fou.”

Triple idiot, va ! Concierge.

Quel nez feras-tu donc, en lisant ton portrait ? Par quelle calomnie répondras-tu à ma gifle !

C'est impossible.

(Car, en effet), comment tout dire, comment avouer une ville de monstres, une ville de tarés et de ridicules comme Paris ? Et c'est l'élite ! Soi-disant l'élite, intellectuelle du monde !

Mon Dieu ! Quelle pauvreté !

Je suis si lasse, déjà, si désillusionnée, je les connais tous, à peu près, tous les pantins du guignol. Aucun ne vaut la corde qui l'anime, le crochet de fer et l'élastique qui le maintient.

Une limousine à sa disposition et pas un sou en poche, voilà bien l'ironie du monde. Je joue avec des façades, avec des cuirassés, des invitations à déjeuner, le thé chez la princesse Murat. Ma légèreté me sauve, je survole, avec des pieds de plume et une âme de plomb...

(...) Est-ce donc que j'ai les poches percées ?

le [lundi]15 septembre[1919]

Fred ! Petite horreur qui me fit verser des larmes, oui, tout de même. (...)

Car j'ai souffert à notre dernière entrevue. Je me sentais en colère surtout, abasourdie par ce cynisme, cette indifférence et cette radicale sottise. Ses yeux clairs mentaient tellement en face, je n'étais pas à la hauteur, j'étais faible, assommée, et indignée que cette enfant de couturière ose, ose ! me quitter, moi, parce que je la compromettais aux yeux des grues ses amies et des cabots de sa sœur ! Elle eut raison et expérience de venir me dire cela en public. Chez elle, je l'aurais battue et sans doute dominée et rendue à la raison, à force de gifles et d'écorchures. Et nous serions encore ensemble ! Se rendit-elle compte de sa sottise ? Elle ne faisait pas la chose de gaîté de cœur, elle ne protestait pas aux injures. Il est vrai qu'elle est juive. Elle eut un mot « peuple » et drôle, quand elle me dit « je ne connais pas des gens du monde, moi ». Rosse, j'ajoutai « c'est dommage ». (...)

Je lui ai téléphoné ce matin, pendant 20 minutes ~~peut-être~~, les tempes bourdonnantes et la rage au cœur, je l'ai injuriée de la façon la plus blessante, espérant faire enfin sortir d'elle un cri d'indignation sincère. Mais rien. Je criais « allô, vous êtes là », ne sachant pas si elle écoutait toujours, et elle écoutait toujours, opposant à ma peine qu'elle devinait l'inertie du silence. Quelle abomination que le téléphone. C'est bien là, depuis un an, que j'ai le plus souffert et le plus espéré, crispée au récepteur où la voix vous arrive comme une moquerie, si bien qu'on se fâche toujours, et c'est affreux. Ma petite Fred ! On vous a changée à ce point. J'ai réclamé mon livre. Vous faites quelques difficultés d'usage. Je vous aurais emmenée partout, à Bandol, à Marseille. On aurait joué avec le paysage et la mer. Tu n'as pas voulu ? Et je ne comprends rien, mais rien, à ton incroyable conduite ! à ton insolente conduite, et je ne te reverrai pas.

L'amour n'est pour moi qu'une humiliation solitaire.

L'amour, c'est l'avenue des Champs Elysées remontée à sept heures, en pensant "où aller". C'est la Concorde l'après-midi, où je divague entre les limousines et les taxis, "où aller". C'est, le soir, un bar quelconque, un théâtre, un restaurant, le téléphone... "quel numéro demander". Je décroche dans la cabine blanche. J'ouvre l'annuaire. Un nom oublié remplira peut être ma soirée vide. Je raccroche les larmes aux yeux. *Rien.*

Je voudrais réunir toutes mes notes en un livre nommé l'Enfer préventif. Ce ne serait rien d'autre que le récit de la vie humaine à l'âge de l'adolescence et du mariage charnel avec la vie. Quelle lutte, quel écoeurement, quelles sueurs de honte et de criminel plaisir, quel goût d'encre, de sang, de poussière et de sexe.

Le [vendredi] 7 avril [1922]

Cette douleur qu'est la virginité. Cette négation de la volupté qu'est l'homme. Cette infamie de l'acte régulier sexuel sans autre but, sans autre excuse que la repopulation. Cette pulsation grotesque de l'homme aplati sur la fragilité de la femme et l'écrasant de son sexe, de sa fertilisation, de sa rudesse.

Je n'imaginai point la chose si horrible, si absurde, si mortuaire. Elle dépassa mes prévisions les plus basses.

J'y allais comme au suicide, comme à l'amputation nécessaire. J'étais prête à ce sacrifice que, depuis trop d'années, j'ajournais. Il fallait en finir.

Longtemps, j'ai ajourné [reporté] le récit de cette nuit décisive. Cependant, il n'en faut omettre aucun détail, ni ma détermination profonde, ni mon sang froid, ni mon soudain héroïsme, et ni même la certaine fraternité du partenaire. Certes je n'eus pas affaire à une brute et je ne fus forcée par rien sinon par mon orgueil.

J'ai écrit dans mon carnet à la date du 19 mars : Arraché dent. Cette note légère résume peut être mieux qu'aucune étude mon impression du lendemain, sauf que j'avais horriblement mal au ventre et que je me sentais extrêmement fortifiée dans mes convictions précédentes. Toute la différence avait été comblée. Je savais, et n'étais point convertie. La vie n'était-elle point le risque. Je risquai ! Je voulais risquer ! Je voulais savoir. Je m'abandonnais au hasard.

L'homme déjà, sentant mon consentement psychologique et que, très loyalement, j'acceptais l'expérience, était sur moi, dégainé et prêt. [...] La chambre était, comme de coutume, bleue et recueillie, et je me trouvais absolument ridicule d'être là, les jambes ouvertes sur mon divan, avec ce brave compagnon inconnu qui faisait une petite promenade anodine et grossière en comparaison de l'intelligence fébrile des doigts. Mon Dieu, que tout est drôle !

C'est alors que, se fiant à ma passivité et à ma distraction apparente, il essaya de pénétrer davantage. A la première pression, toute ma chair était révoltée comme lorsque le dentiste, après vous avoir dit "ouvrez bien la bouche", vous touche un nerf. Je renvoyais l'adversaire, me sentant plus essoufflée de cette ébauche qui vraiment n'était rien, je l'ai su après, qu'une lutte véritable.

Il souriait, triste et sombre, et rentrait à regret son petit, non, son énorme instrument de torture. Je ne voulais pas le froisser, ni le décourager, car je voulais en finir, et,

moi aussi, je souriais poliment, ayant un peu peur d'être grondée et à jamais privée de cet élémentaire exercice.

Cependant, il fallait. Ce mot me barrait la route comme une barrière de flammes. Gomorrhe, tu flambais derrière mon épaule, et, déjà, devant moi. Le renoncement m'était impossible. Il y avait cet homme avec son sexe levé comme un ordre, un doigt monstueux qui châtie et semonce.

Il laissait pendre dans ma bouche une langue énorme qui m'étouffait, et je secouais ma tête comme une bête obsédée par les mouches. [...] M'étouffant toujours, il avait recommencé sa promenade de son sexe lourd comme un marteau et qui ne s'attardait jamais où cela aurait pu être agréable mais insistait au contraire partout où ça me faisait mal. Quel entraînement. [...]

Son visage collé au mien, une sueur froide inondait les parties les plus douces habituellement de ma peau. Si cela avait été chirurgical, cela m'aurait endormie. J'étais bien éveillée, certes, et, ma chair à vif. Ce corps dur, ce corps noué, ce corps ennemi d'homme obstiné dans notre mutuel malheur continuait dramatiquement à essayer de m'éventrer. [...] Jusqu'au bout le sacrifice eut lieu. Il ne m'abandonna pas. Il n'eut pas pitié de ma lutte, de mes sanglots, de l'horrible contorsion de mon corps de bête, de bête exténuée, lacérée, révoltée, sanglante. Il eut pitié de mon âme dont il avait vu la résignation et le courage et l'implacable volonté passer dans mon regard dénudé par l'horreur. Il se conduisit comme un frère, comme un homme pitoyable, comme un compagnon d'armes. Il ne se retira qu'après la minute suprême du supplice, après avoir lacéré en moi toutes les entraves, après avoir vaincu. [...] J'étais une loque, sans vie, sans force, sans conscience. J'étais allée au bout de mes forces, de mon énergie, et de ce que je pouvais supporter nerveusement et physiquement ! Je ne demandais plus que la paix et l'oubli. Je ne savais plus rien ! Je ne voulais plus rien savoir ! J'avais touché le fond de moi-même. Dieu avait dû voir mon *visage*.

p. 489 : Cahier IX

Janvier 1924 à Mars 1925

Revoir

Les Rencontres à minuit

1° Rencontre (la Troïka)

2° Rencontre (Mont-Dore)

3me --- Soirée

4me --- La demeure abandonnée

5me L'Étape de Nuit

6me Crime

7 La petite maison en soie

Revoir les cahiers

Écrire sur Versailles (Bobby)

Sur la Rencontre ds le train

(Mabel Dubreny)

La vie sur la côte
Marseille

Relire Carnaval

Oser
Persévérer
Réussir
Tenir
Travailler
Ne pas oublier

« Intervalle du retour de Sicile oct[obre] 1923 à janvier 1924 ?
Période Olga. Abus de fumée rue R[aynouard].
Drame de séparation réelle pour la première fois avec Marcelle.
Peu et mal écrit sans doute.
Fatigue et temps perdu. Confusion.
Villefranche avec Olga, et Marcelle.
Premier aperçu, passage et silhouette de Reine, elle va entrer en scène.
Elle entre. Retour Paris avec Olga.
Printemps fou ! Ballets russes. Pré Catelan.
Reine. Jalousie d'Olga. Hôtel D'Orsay ;
Scènes. « Je perds ma paix ou la ? Paix ? »
Je vieillis et ma jeunesse est moins légère et indulgente (je ne le sais guère).
Erreurs et vanité désordonnées. Folles prétentions et ambitions et suffisance !
Je crois tout gagné... sans avoir rien fait. Le succès m'aveugle.
Je tombe dans le piège. Tout commence d'être perdu,
et je me crois au sommet de la réussite acquise pour toujours, désormais
Hélas !
Premier Amboise avec Reine.
Annecy, première fois.
Premier voyage d'Italie
Trieste. Venise.
Portorose. Brindisi.
La Grèce. Naples. Rome.
Paris. Lutécia.
Font-Romeu, première fois. La neige !
Je travaille *Jeunesse Perdue* commencée en déc[embre] 1924.
Amboise. La maison du poète.
Bonheur absolu mais inaperçu, hélas! »

Mercredi 14 octobre 1925. Paris.

Après des périodes de désespoir et de doute complet de moi-même, je reprends assez confiance tout à coup pour la *Jeunesse perdue*.

Le manuscrit a reposé longtemps. Je n'ai apporté que des corrections de détails, inutiles puisque l'ensemble n'était pas terminé, ce qui me décourageait encore plus. C'était trop difficile. Ce soir, je me suis forcée à relire les chapitres que j'ai jugé les plus mauvais. Et bien, les personnages existent, ils attendent leur achèvement. Ils existent, ils sont créés, quoi que j'en pense. L'air circule malgré tout dans les pages griffonnées, pleines de retouches et d'hésitations.

Samedi 31 octobre 1925. Paris.

J'ai 27 ans. Je ne travaille pas. J'aime de toute mon âme un être qui ne songe qu'à faciliter mon bonheur, qui est admirable de patience et de réconfort. Je ne souffre d'aucun malheur récent. J'ai moins de soucis que je n'en ai jamais eu. Et, vraiment indigne de tant de privilège, je suis là, incapable de réagir contre la fatigue de mon corps et une dépression telles que je ne trouve d'apaisement que la nuit, réfugiée sur mon divan, comme une loque, un pantin vidé. La moindre invitation me devient une torture, chaque détail de la vie une catastrophe. Je suis agressive, exigeante, illogique, capricieuse, inintéressante au possible. (...)

Fin novembre 1925, Paris. [ou 10 février 1926 - Paris]

(...) Moi, Mireille Havet, vivant à Paris, je ne crois ni à ma célébrité, ni à mon talent futur. (...) je ne crois qu'à ma force et à mon utilité de rapporteur.

Les honneurs posthumes ou même vivants ne m'intéressent pas. J'écris parce que je ne peux pas faire autrement, Ce qui est la seule excuse et raison d'être de l'écrivain. (...)

Je suis seule.

Je suis jeune, ou du moins au plein milieu de ma jeunesse qui fut rapidement employée. Je compte encore sur 10 années de vie active, c'est-à-dire de vrai travail. Je me sens forte et sûre de ce que je sais et ai appris à mes dépens volontaires. Je me sens sans orgueil, par cela même supérieure à la majorité des femmes et même des hommes de 27 ans. Talent ou pas talent, ceci m'importe peu. Je suis moi-même enfin. J'ai un crayon, du papier, une lampe.

Mercredi 26 mai 1926, 4h30.

Note de Jean **Cocteau** : Maquillage de la mort : premièrement : bien se débarbouiller au cold-cream. Deuxièmement : sécher sérieusement. Troisièmement : se barbouiller la figure de fond de teint Leichner numéro deux et demie. Quatrièmement : se mettre exactement sous et sur l'œil du rouge Dumoulin de Guerlain (le plus foncé), le bien étaler jusqu'à la racine des cheveux, sur et sous la paupière. Cinquièmement : poudrer. Sixièmement : veiller soigneusement à ne pas avoir le nez blanc, rouge dans les narines et aux oreilles. Septièmement : mettre sur l'œil du crayon bleu gras (dans un étui de métal) bien fondre. Huitièmement : avec le

crayon dermatographique, se dessiner les sourcils et le coin des yeux (crayon taillé fin). Neuvièmement : rouge à lèvres, se dessiner la bouche en as de cœur.

Dure répétition d'Orphée aujourd'hui. Trimé sur le plateau de deux à quatre heures, sans arrêt. Pas eu le temps de déjeuner. Contraste : n'accepte ce métier que par amitié, pour rendre service. S'il était le recours de ma vie matérielle, ne l'accepterais probablement pas. Je pensais à tous les ennuis que ferait aux Pitoëff et à Jean Cocteau, [et au théâtre administratif en entier,] ma défection subite et forcée par la fièvre. (...) Alors ? Alors, il faut que je tienne malgré tout.

Nouveau cahier

Vendredi 18 juin 1926. 2h du matin. Paris.

J'accomplis ma petite besogne, Je joue dans Orphée chaque soir, à la même heure, avec le même visage, la même voix, dans le même décor, devant un public différent. Il faut que cette vie de théâtre, de chien savant et d'automate cesse, ou plutôt, sans quoi, de surprenante, je deviendrais gâteuse.

Dimanche 20 juin 1926, minuit et demie

(...) Enfin, c'est incroyable ! Comment est-ce possible que dans tout Paris, ces innombrables actrices et figurantes désireuses de faire du théâtre et de se montrer, il n'y ait réellement personne, personne, pas une seule jeune fille ou femme assez mince et caractéristique par son corps et son visage, capable de me remplacer, et de faire, au moins ni mieux ni pire, que ce que je fais ?

Versailles, Jeudi 8 février, 11 heures du soir ... 1923

Hier soir, il est vrai, j'étais un mauvais ange. Ma veste de feu rose communiquait à mon cœur un éclat insolite et le goût du sortilège. J'étais possédé d'une agitation bondissante, souple et sèche comme l'électricité, et je torturais consciemment cette femme couchée, avec une insolence digne du diable. "Vous êtes le diable, disait-elle, j'ai peur. Vous me faites peur, je vais appeler au secours."

Ne pouvant rester assise et rallumant de continuelles cigarettes, je traversais comme un éclair la pièce et montais sur les sièges et le rebord du lit. Mon emprise de terreur sur Bobby était telle que je me sentais capable d'enchantement. Sa crédulité et les succès obtenus me firent éteindre les lumières. Seule avec moi dans l'ombre, je crus qu'elle allait s'évanouir. « J'ai trop peur, disait-elle, j'ai trop peur, qu'allez-vous faire, je n'ai jamais vu un être comme vous, vous êtes en danger public, je vais appeler. » Ceci me fit réfléchir.

Un danger public. Ma différence avec tous les autres me sauta aux yeux. « Personne n'est comme vous, répétait Bobby, personne. Vous devez bien le savoir. Ce n'est plus de l'originalité, c'est pire, vous ne ressemblez à rien d'humain. »

Font-Romeu, jeudi 12 août 1926, 3 heures après-midi

Ruptures de la vie ! qu'elles sont toujours pénibles. Se console-t-on vraiment de ne plus être aimé ?

Je me suis jetée sur elle, galvanisée, possédée par un désir sans nom de la battre, de la vaincre par la violence, de l'humilier dans sa chair, de la marquer de mes coups, et, vraiment, de danser sur son ventre comme un chef sauvage sur sa victime blanche. En frappant, je riais de plaisir.

Je n'avais aucun sentiment de honte, aucun débat de conscience et je ne songeais pas une seconde à ce que cette affreuse bataille pouvait entraîner dans l'avenir, ni même entamer notre amour. Je frappais avec l'idée fixe naturellement d'être la plus adroite et la plus forte, afin de vaincre totalement, et, pour la première fois de ma vie, je n'avais pas la moindre crainte de faire mal. Donc tapons, calculons, soyons traître, obstiné, sans pitié ni défaillance nerveuse.

Hors d'elle, elle essaya naturellement de se défendre et de m'infliger alors à son tour une mémorable correction. Ses larmes la perdirent en l'affaiblissant. Elle augmentait ma rage et ma méchanceté narquoises. J'étais ravie, enchantée, comblée d'aise, de la voir sangloter sous mes coups. Quand elle s'affaissa, projetée brutalement par moi sur le lit où j'avais alors vraiment beau jeu de la rouer de coups, ce que je commençais aussitôt à faire (et de coups de poings, encore), le sentiment réellement atroce de ce qui se passait à ce moment dut en elle submerger tout désir de se défendre et brusquement la suffoquer d'un désespoir sans nom. Alors, ses larmes jaillir, effroyables et inhumaines de torture manifeste...

Non, je n'ai pas le cœur dur, et j'aime cette femme plus que tout. Je ne suis ni un monstre, ni une folle. La perdre équivaut à ma mort. Alors, par quelle possession infernale et soumission aux ordres de Satan ai-je eu la cruauté de rire et de lui crier en redoublant mes coups : « oui, pleure, pleure donc, encore, encore... » Je ne sais pas, je n'étais plus moi. (...)

Avec violence, elle me fit passer le seuil. Par miracle, je ne tombai pas, la porte claqua sur moi, je fus seule.

J'étais à demi-nue dans mon pyjama arraché et entrouvert, les pieds nus, ayant perdu mes sandales dans la bataille, et sans conscience.

De l'autre côté de la porte, j'entendis Reine, la voix étranglée, qui demandait ses malles. Alors, brusquement, je revins sur la terre. Je compris toute l'horreur de la réalité nouvelle, de la Réalité... Et, comme une bête, je me mis à quatre pattes et me mis en gémissant à frapper le sol avec ma tête et mes poings...

C'est Fini. !!!

Elle était vraiment nulle en tout, sinon dans l'art de s'habiller. C'est à peu près la seule chose qui l'intéressait d'une manière suivie. Vraiment, j'aurais pu me méfier.

Les prémices de sa sottise étaient multiples et éclatantes, à tel point, sans doute, que je n'ai pu croire à la franchise d'une bêtise si peu cachée. (...)

cette femme est butée comme une mule,
Sotte comme une oie,
Invisible comme une autruche,
Et dissimulée comme une grue,
Ou plutôt grue comme une putain,

*Tout est fini,
Reine est perdue.
Marcelle est perdue.
Qu'au moins, si je me tue, l'on sache pourquoi.*

*Ma vie, ~~[comme une féerie grotesque]~~, en trois mois, s'est entièrement retournée contre moi. La réussite est devenue l'échec, l'amour, l'abandon et l'oubli brusque, l'amitié, la rancune, l'accusation et l'insulte.
Ma maison, d'ici l'été, sera abattue comme la voisine, à coups de pioche.*

Nuit du mercredi 19 au jeudi 20 janvier 1927. Paris.

Ma douleur pour l'abandon de Reine et la destruction de notre amour n'est qu'une feinte adroite mais odieuse pour masquer le bas intérêt que je portais uniquement à son argent. Cette perte matérielle m'a donc atteinte en plein cœur, ou plus justement, "coffre fort".

Mon but est l'argent. Mes moyens, la séduction coûte que coûte, (---)

Mon vice n'est ~~de~~ point tant l'amour, ni la recherche du plaisir le plus bas physiquement, puisqu'au fond, je fais surtout l'amour pour gagner ma vie et obtenir de mes maîtresses les rentes nécessaires à mes appétits et à mon égoïsme, mais en tout premier lieu et avant tout, les toxiques, et en particulier la morphine, dans l'ivresse supposée de laquelle je vautre mon âme calculatrice et mon corps amoureux de léthargies artificielles qui permettent d'oublier les déconvenues de ma carrière illicite mais très répandue à Paris.

Je suis l'intoxiquée type, de naissance. D'où déformation visuelle et cérébrale de tout, amoralité absolue, capacité des plus noires et indélicates actions, vols, mensonges, diffamations, imposture de toutes sortes et dont l'unique but est le gain avec un minimum de peine.

Depuis mon enfance, j'ai roulé tout le monde par mes propos faux et fourbes, l'expression non moins étudiée de mon visage et les récits inventés de toute pièce de ma vie passée, conflits et chagrins, ne recule devant aucune simagrée utile à servir mes intérêts, écrase ceux qui me gênent et m'ont démasquée.

Mes livres et mes poèmes? Constructions d'intoxiquée au cerveau surchauffé par les stupéfiants et l'idée fixe de camoufler ma véritable identité d'une livrée et d'une

auréole de poète prodige et ignorant, par excès de pureté et d'insouciance intellectuelle, des réalités matérielles de la vie.

Nécessité publique de me dénoncer à la foule, afin de m'empêcher de faire des victimes nouvelles et de provoquer d'autres ruines.

En dernier recours, [j'] agis par chantage et menace, en déclarant que je vais me suicider de dégoût, mais suis bien trop lâche et intéressée et arriviste pour quitter la place et mourir!

Enfin, suis un agent de destruction, de scandale, de pourriture contagieuse, de désordre dans les couples et familles, et surnoise instigatrice de toutes les intoxications des femmes qui m'ont approchée et furent prises à mes pièges. Enfin, ayant sans doute dépassé les limites de la tolérance humaine et de la patience de mes amis par trop exploités, en prolongeant par trop la comédie du désespoir au sujet de Reine et de son abandon, bien légitime quand on me connaît, je mérite enfin, abondamment, le malheur qui paraît depuis trois mois m'accabler, et mes successifs échecs dont je suis l'unique auteur et seule responsable, et il est temps de m'infliger une leçon et de ne plus m'aider à cacher mes vices.

Jeudi 11 novembre 1926. Paris.

Il y a des jours et des jours que l'on ne trouve plus un gramme de morphine à Paris. Quand je n'ai plus rien eu, j'ai calmement attendu, sans pour autant changer mes habitudes, ni me fourrer dans une maison de santé. Le lendemain, on a fini par m'apporter une poudre infecte donc il était impossible de deviner la composition. Mélangée à l'eau, cette poudre moussait comme du savon, rendait la solution marécageuse, sorte de purée grise, vraiment louche comme du poison. Mais je n'avais rien d'autre et, sans hésiter, depuis trois jours, je m'introduis sept fois par jour cette ignominie dans le sang. J'attends les abcès, l'infection des glandes. À chaque piqûre, les muscles de mon ventre et de mes jambes enflent et durcissent extraordinairement.

Journal, 1927

Nouveau cahier

Paris, 51, rue Raynouard, 16e. Dimanche 9 janvier 1927, 2h du matin.

Le premier petit cahier plus mince et plus pauvre. Le premier qui n'a pas été acheté chez Smith avec une espèce d'amour dans le choix du cuir et du papier, de réjouissance avide et de curiosité (de moi-même à moi-même !) quant à ce qu'il contiendrait dans l'avenir (...)

Nuit du vendredi 11 au samedi 12 février 1927. Paris.

Tout ! tout est consommé, au-delà de l'endurance physique et morale habituelle, il me semble de l'être humain. Je n'ai vraiment plus rien, mais plus rien à aucun point de vue. Mon désert et ma catastrophe sont illimités.

[...] J'ai mille francs devant moi -cadeau fidèle de Wanda partie- quelques dollars insignifiants, et tout l'avenir... 28 ans et le coeur brisé. Voilà tout mon bagage pour reconstruire du jour au lendemain ma vie morale et matérielle.

Nuit du lundi 14 au mardi au 15 mars 1927. Paris.

Partir pour l'Amérique, les plages de Floride, cyclones de l'Atlantique équatoriale. Partir pour l'Égypte, la mer Rouge, Aden, Ceylan dans ses palmes, la ceinture rouge, ses torsos nus, ses montagnes, ses corbeaux voleurs comme des pies. (...)

Jeudi 30 juin 1927

Sortie pour acheter revolver.

Soirée affreuse ; hésitation suicide ; décide attendre visite de Robbie. (...)

Mardi 20 décembre 1927

Très déprimée.

Lundi 20 février 1928

Très très déprimée, mauvais réveil ; restée là ; écrit lettre fatale à Robbie et sortie pour mourir à 1h ; marché 2h dans Paris, désespérée ; retour 3h ici ; trouvé Robbie bizarre ; scène atroce et départ Robbie inouï. Douleur folle, attendu toute la nuit. (...)

Mercredi 21 mars 1928

Décidé mourir le soir. Déjeuner très tard Maleyssie, François Baron, Fraenkel ; revenu Champs-Élysées et 5h, François pour H(éroïne) ; épuisée de tristesse ; resté là et seule jusqu'à 8h ; rentré seule ; écrit Reine B(énard) ; revenue à 9h ; essayé suicide morphine ; *nuit horrible*.

Nouveau cahier

Jeudi 24 mai 1928. Nice. 2h du matin.

J'ai 30 ans moins un an, et ma vie n'existe plus. Je n'ai plus de vie.(...) Je n'ai plus d'amis ou presque, plus d'amour, plus d'argent, plus de domestique payé, plus de maison. (...) Il y a quatre ans, trois ans, deux ans, un an encore ! J'avais de l'argent en versements assez réguliers, une femme de chambre, une maison pleine de fleurs, et les plus belles et opulentes de Paris.

J'avais des costumes neufs, et un tailleur aussi, le premier de Paris, un coiffeur, une manucure attitrée, des cigarettes, et toujours au moins quelques centaines de francs sur moi. La vie s'ouvrait, centrale comme un livre en son milieu. Mais il y avait, dans ce trop beau livre ouvert, une toute petite fêlure, quelque chose comme une épine qui portait malgré tout avec elle sa blessure et son ombre, cette tâche, cette fêlure, invisible et secrète, ce rien, c'était tout ! C'était la morphine.

Progressivement, je le répète, comme un rouleau compresseur qui avance, ne connaît aucun obstacle et fait lentement son travail d'heure en heure, la morphine a tout détruit, tout sapé, tout anéanti, et j'ai tout perdu, mon amie, son argent, nos maisons, ma confiance, ma santé, mes années, mon talent, mon courage, ma fraîcheur,

l'amour, même l'amitié, la poésie qui s'est retirée de moi comme la mer abandonne un rocher trop ingrat et qui, désormais, déchiqueté, rude, délaissé, presque effrayant dans son isolement dès lors éternel, s'élèvera seul des flots, sans oiseau et sans graine, sans terre surtout La morphine, cette écharde invisible du début, est devenu le poignard, la hallebarde qui, à travers mon corps, a transpercé mon coeur et mon corps et m'a tuée, m'a clouée au sol le plus bas, à la terre boueuse où l'on m'enterrera... enfin ! La morphine, et sa sœur la cocaïne, et l'héroïne son aînée, sept fois plus dangereuse et toxique qu'aucun des poisons, ont peu à peu tout remplacé et maintenant me restent seules.

C'est avec elles, dès lors, que je passe toutes mes nuits. Elles sont mes amours, elles sont mes ennemies, elles sont mes compagnes et ma consolation atroce, elles sont ma vie et elles sont ma mort, parce que j'ai tout perdu par elles de mes biens humains et terrestres, elles sont ma mort parce que chaque jour, dans l'isolement secret triplement fortifié qu'elle m'ont fait. Je perds de plus en plus mon âme qui seule me reste encore, mon âme qu'elles finiront bien, dans un affreux scandale, un ignoble accident, à séparer de mon corps, emporté avec elle en enfer ! dans la mort. Perdue, perdue...

J'ai tout perdu, et j'avais tout au monde. J'ai tout eu, je ne possède plus rien que mes paquets de cocaïne, héroïne, mes pauvres paquets honteux, mortels, achetés de préférence à toute nourriture ou vêtements, certes, achetés avec mon dernier argent. Je ne possède plus rien et ce sont mes paquets même qui me possèdent. L'amour est loin, la vie aussi.

Héroïne, cocaïne ! la nuit s'avance...

Sans espoir, je vis comme une bête condamnée à l'abattoir, mais qui ignore dans sa case les projets des hommes et le jour où on l'abattrà.

Le 10 Juillet 1930

Moi, Mireille Havet de Soyecourt domiciliée 51 rue Raynouard 16ème Paris et habitant passagèrement l'hôtel Armor, 20 rue de l'Arrivée Paris, je lègue à Madame Ludmila Marcel Bloch, 51 rue Geoffroy St Hilaire Paris, tous les papiers qu'elle a déjà en sa possession, plus mes livres intégralement et restés [sic] rue Raynouard. Si elle veut être mon "*exécuteur testamentaire*" [...]

J'ai mangé pour deux francs de pâté de campagne, un petit pain de 7 sous, et acheté une boîte de cigarettes Maryland à 4 francs 40, voilà tout mon dîner et premier repas de la journée, du reste. ~~Il est 20h, et j'ai les yeux tellement dévorés des larmes de la nuit, que je peux mal écrire ou lire.~~ Il me reste un franc pour un métro demain, pour me sauver de chez moi, car ce sera nécessaire... Et où irais-je ? Je vais prendre un peu d'opium pour tâcher de dormir cette nuit... Je suis si mal ! Si mal !

Je voudrais être à Juan-les-Pins, dans un petit maillot rouge, sur la plage près du bar du Canard. J'aurais déjà pris un gin fizz en descendant à la mer, sur la terrasse du casino, où j'en reprendrais d'autres en remontant.

Font-Romeu, Évian ! Annecy, Annecy surtout, et Juan, l'été passé, sans compter les vacances amoureuses comme Portofino, mes beaux voyages, Capri, qui commença tout, la Sicile, la Grèce, Rome, la Yougoslavie. Tout le passé, ma jeunesse perdue.

Je veux faire l'amour. Mon pauvre corps [est] marqué et ruiné de drogue et de cicatrices, avec ma plaie immonde au genou et toute ma dégénérescence physique. Je suis une folle, car je ne peux faire envie à personne, et j'exige une femme belle comme celle que j'ai toujours eue entre mes jambes, râlant et me frappant d'impatience exigeant toujours plus et mieux et pour moi et pour elle.

Quatre heures, la nuit
Merde ! Merde ! Merde !
Je suis préoccupée, je transpire, je ne dors pas.
L'ARGENT
Toujours !
Merde !
Merde !
Courage ma fille, ou plutôt mon faux garçon.